LETTRE
A UN AMI
OU COMMENTAIRE
HISTORIQUE & CRITIQUE

Sur un Livre qui à pour titre

Lettres familieres
du Préſident de Monteſquieu
Baron de la Brede &c. &c. &c.
a divers amis d'Italie.

. . . . . o mores! uſque adeone
Scire tuum nihil eſt, niſi te hoc ſcire ſciat alter?
At pulchrum eſt digito monſtrari, & dicier hic eſt.
Perſ. Sat. I.

AVIS AU LECTEUR.

J'Ai cru mériter votre aprobation, & meme votre reconnoiſſance en publiant cette lettre, malgré les inſtances de celui qui me l'a écrite de ne la montrer à perſonne. C'éſt l'éditeur des lettres du Préſident de Monteſquieu qui me donne l'exemple d'une ſemblable infidélité : avec cette différence que je ne compromets perſonne, & qu'il fait un tort irréparable a ſon amì, pour faire ſavoir a toute l'Europe qu'il doit ſans doute paſſer pour un homme inſigne dans la litterature, puis qu'il à été eſtimé du feu préſident de Monteſquieu, au point d'en avoir reçu des démonſtrations ſi fréquentes, & ſi authentiques.

On ne peut trop s'oppoſer à la maniere dont notre ſiecle eſt agité lorſqu'on prétend, par toutes ſortes de moyens, s'attirer l'admiration du Public, en cherchant a ſe mettre de pair avec les auteurs les plus renommés de nos jours. Il faut, autant qu'il eſt poſſible extirper cette charlatanneria litteraire.

Je donne cette lettre telle que je l'ai reçuë, ne me ſentant pas aſſez fort dans la langue françoiſe pour corriger les endroits qui me ſemblent defectueux.

de Turin a Florence le 30. Juin 1767.

JE croyois, Monſieur, que vous m'aviez totalement oubilé, & que vos occupations publiques & domeſtiques vous otoient la liberté d'entretenir avec vos amis cette aimable corriſpondance qui compenſe abondament les travaux entrepris pour le bien de votre patrie, en répondant aux vûës de votre adorable Souverain, excellent connoiſſeur du vrai mérite. Lors donc que je doutois ſi, conſequemment aux doux liens de l'étroiette amitié qui nous unit depuis long-tems, je devois vous écrire, vous m'avez prévenu & extremement ſatisfait, voyant ſurtout que vous penſez encore à un ami, qui penſe ſi ſouvent à vous. Votre lettre eſt accompagnée d'une brochure qui a pour titre *Lettres familieres du Préſident de Monteſquieu Baron de la Brede à divers amis d'Italie*. Vous ajoutez que c'eſt M. l'Abbé Comte de G. . . . qui en eſt l'éditeur, & l'auteur des notes qui y ſont répanduës, ça & là. Mais ce que je ne vous pardonne pas, c'eſt

de donner à un livre anonime, & clandestin un editeur certain, & d'exiger, aprés m'en avoir nommé le prétendu editeur, que je vous dise ce que je pense sur cet ouvrage; vous deviez sans doute, vous adresser à moi moins qu'à tout autre: j'admire & respecte trop les sublimes talens de l'abbé de G.... mon compatriote pour pouvoir me conduire d'une façon désintéressée dans une affaire aussi délicate que celle ci, mais votre amitié se trouveroit offensée si je ne me rendois pas à vos instances, je ne sai rien refuser à un nom si respectable, & si sacré.

Je crains d'etre trop long & de vous ennuyer; il faut cependant discuter plusieurs observations importantes, & pour y mettre un peu d'ordre je dois établir deux hyppotheses, & raisonner conséquemment à toutes deux la premiere, que les Lettres attribuées au Président de Montesquieu ne sont pas de lui; la seconde supposera qu'il les a écrites.

Quant à la premiere question, qui n'est qu'une supposition de la quelle personne n'a droit de s'offenser, il est trés aisé de se persuader qu'elle n'est pas in-

sou-

ſoutenable, ſi on fait attention au ſtile & a l'eſprit des autres ouvrages du Préſident, en le confrontant à celui des lettres que j'examine y peut-on jamais reconnoitre l'aimable auteur du temple de Gnide, le ſtile agréable & leger des lettres Perſannes, ou l'expreſſion forte & majeſtueuſe de l'eſprit des Loix, & de la decadence des Romains?

Voila cependant, Monſieur, les caracteres diſtinctifs de ce fameux écrivain dans les differens ouvrages qu'il a donné au *public*; il eſt inconcevable qu'un homme, qui parloit, & écrivoit auſſi bien ſa langue, ſoit tombé dans des negligences auſſi fortes que celles qu'on peut remarquer dans les lettres qu'on lui attribuë. On dira vainement, que des lettres familieres, ecrites pour n'etre luës que de ceux auxquels elles ſont adreſſées, ne demandent pas tant de façons: il eſt vrai que des lettres qui auroient toute la mignardiſe du ſtile & des penſées paroitroient peu naturelles: mais il eſt incontеſtable qu'un François, ainſi que tout autre qui parle bien & ecrit de meme ne ſe ſervira pas d'expreſſions triviales & deplacées, ne fera pas de phra-

ſes louches; & il eſt encore plus inconteſtable que M. de Monteſquieu ne peut avoir dans ſes lettres meme-les plus familieres tous les caracteres d'un mauvais écrivain, & d'un homme peu ſage, & peu prudent.

Vous pouvez, Monſieur, facilement reconnoitre tous ces defauts dans les lettres dont il eſt queſtion. Je cotterai ici quelques unes des erreurs les plus groſſieres. Page 11. *s'il s'imprime dans l'Italie.* Page 18. *j'écris à nos meſſieurs que cela ne doit pas empecher et que.* Pag. 22. *parce que Paris n'a pas pu encore.* Page 27. *comme je ne ſai rien de tout ceci & j'ignore-ſi.* Page. 37. *mais il faut calculer pour l'avenir quelle aſſurance qu'à la paix le régiment ne ſoit point reformé.* Page 42 *j'apprendrai avec bien du plaiſir le part que vous avez pris.* Page 78. *la premiere choſe phiſique que j'ai vue en ma vie.* Page 112. *votre lettre a mis la paix dans mon ame qui étoit barbouillée.* Page 2. *une des choſes dont je pretends me vanter c'eſt que moi habitant d'audelá des alps aye été auſſi enchanté d'elle.*

Je ne pouſſerai pas plus loin les remarques grammaticales, c'eſt un ſujet ſec,

& ſi ennuyeux que je ne me pardonnerois jamais dy perdre un tems conſidérable. Vous voyez par cet échantillon combien ces lettres ſont defectueuſes, & combien par conſequent il eſt peu probable qu' elles ſoient de M. de Monteſquieu telles qu'on nous les donne.

Page 13. *Coſcia n'aura plus pour lui que ſon argent, ſa goute, & ſa verole.* Les honnetes gens ne prononçent point ce dernier mot, on le gaze autant qu'il eſt poſſible, & le Preſident avoit trop le ton de la bonne compagnie pour parler comme un goujat, mais puiſque je ſuis tombé ſur cet article je ne veux pas paſſer ſous ſilence la note 2. qui eſt à la page 94. *ceci a raport à la difficulté que celui ci, l'abbé de G..... montroit toujours a croire, lorſqu' on debitoit quelqu' avanture galante, ſeutenant qu'on etoit fort injuſte à l'égard des femmes quelqu'un qui a beaucoup vécu avec ces deux amis on' dit que M. de Monteſquieu le plaiſantoit ſouvent la deſſus, lui donnant par cette raiſon le titre de protecteur du beau ſexe, diſputant un jour enſemble avec quelque chaleur au ſujet d'un conte de galanterie qui couroit, & que le dernier, l'abbé de G..... s'efforçoit d'ex-*

cu-

cuſer, un de leurs amis communs entra, & M. de Monteſquieu ſe tournant ſubitement à lui ; preſident, lui dit-il, voila un abbé qui croit qu'on ne F....

Peut-on abuſer de la crédulité du public au point de lui donner pour vraíes des anecdoctes auſſi inſoutenables que celle ci ? Eſt-il croyable que ce ſoit là le langage d'un homme auſſi poli que l'étoit M. de Monteſquieu ? ne devoit-il pas etre par état preſqu'auſſi réſervé qu'un eccleſiaſtique ? Je ſai que Themis ſe déride quelque fois dans le ſein de l'amitié, les magiſtrats ſeroient trop malheureux ſi la gravité du tribunal devoit les ſuivre par tout ; mais il y a une grande difference entre la liberté toujours honnete, qui eſt cenſée régner entre amis du rang & de letat de ces deux préſidens, & le langage des halles.

Je ne remarque pas combien cette note eſt oppoſée à la façon de penſer que l'editeur devroit avoir puiſqu'il a le front de faire part à tout le monde (page 94.) qu'on mettoit ſur ſon compte dixhuit ou vingt Dames de Provence & de Languedoc, & qu'on ſuppoſe qu'il enrageoit de bon coeur que ces dames n'ayent

yent pas voulu consentir à le faire revenir de l'idée dans la quelle il étoit que les avantures gàlantes ne sont que des chimeres. Il êtoit humiliant d'avouer que de tant de fortereſſes qu'il avoit attaquées, peut-etre meme brusquées aucune ne s'etoit renduë, mais au contraire toutes avoient fait la plus belle deffence qu'on ait jamais vue; ainsi c'etoit par amour prope que l'Abbé de G..., étoit obligé de jouer l'incredule sur le denouement qu'on donne aux intrigues galantes, & par ce moyen il étoit à contre coeur le Dom Quichotte, chevalier de la triste figure, de l'honneur des Dames, le defendant envers, & contre tous.

Mais si ce que m'ecrit un de mes amis de Florence est vrai, l'Abbé de G..... auroit toutes les raisons du monde de se plaindre de la rigueur des Dames, puisqu'elle l'auroient engagé, par leurs refus obstinés à avoir recours aux heroïnes de Coulisse ou à leurs suivantes; & comme il à toujours été connu pour tres économe en tout, il est probable que l'attrait du plaisir n'aura pas change son humeur, & qu'il se sera adres-

dreſſé à celles par leſquelles l'amour delicat vange la volupté outragée.

Voici ce que me mande mon ami = l'Abbé de G..... ſe trouvant un jour avec un de ſes amis de Florence chez une Dame de la même Ville, que l'Abbé de G..... a vainemente ſollicité de répondre a ſes emportemens: cet ami lui dit, à propos de galanterie, ſavez vous, Comte G..... qu'on dit de vous des choſes qu'il ſeroit de votre honneur de détruire? eh que peut-on dire? repondit l'Abbé: c'eſt reprit l'autre qu'on vous ſoupçonne d'avoir été très maltraité dans vos avantures plus que galantes, & que c'eſt de la, & non des travaux litteraires que vous tient ce teint havré & décharné (les termes etoient certainement bien ménagés) que vous avez, & qui s'oppoſera continuellement à vos projets amoureux, inſpirant à celles, qui auroient peut-être conſenti à vous écouter, une crainte ſalutaire d'avoir à s'en repentir =. Celui qui m'écrit ces particularités, me dit les tenir de la Dame chez la quelle s'eſt paſſée cette ſcene tout à fait bouffonne.

Aine

Ainſi lorſque l'Abbé de G..... divulgue ſon peu de bouheur auprès des Dames, il montre bien clairement qu'il n'a pas ſu trouver le chemin du coeur; & en effet, quand bien même on lui accorderoit toute l'erudition imaginable, les Dames reſpecteront le merite tranſcendant d'un erudit, decoré de deux ou trois medailles de l'academie des inſcriptions & belles lettres de Paris, qu'obtiennent peut-être la brigue & la cabale; mais ſi les talens agréables ne ſont pas unis à ces étonnans avantages, les Dames laiſſeront là l'érudit pour écouter un jeune homme qui leur prouvera evidemment que la fleur de la jeuneſſe doit etre conſacrée à l'amour, & qu'il faut avoir ſacrifié aux graces pour inſpirer de tendres ſentimens. Je fais de tout mon coeur des complimens de condoléance a l'Abbé de G..... ſur ſon malheureux ſort, qui lui a donnè une ame ſenſible & tendre, & lui a refuſé les qualites qui uniſſent les coeurs, en les excitant à une tendreſſe mutuelle. Il eſt triſte d'etre en amour comme Arlequin en fait de mariage; celui ci etoit d'accord de tout, il alloit, diſoit-il, ſe ma-

marier, il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'eſt-a dire, le conſentement de Colombine, qu'elle refuſa inhumainement.

Me paſſerez vous, Monſieur, cette petite plaiſanterie? Je n'ai pu me refuſer au plaiſir d'egayer mon ſujet; cette note impertinente, l Abbé de G..... en etant l'auteur m'a mené plus loin que je ne voulois, revenons, s'il vous plait à mes obſervations.

Page 21. *Vous etes un de ces hommes que l'on n'oublie point, & qui frappez une cervelle de votre ſouvenir*. Si on pouvroit ſoupçonner M. de Monteſquieu d'avoir voulu ſe moquer de ceux auxquels on ſuppoſe qu'il a écrit, ce ſeroit ſurtout dans cette lettre, le mot *cervelle* ne s'employe que dans le langage burleſque, il n'eſt pas de miſe lorſqu'on parle ſérieuſement. qu'eſt-ce, je vous prie qu'une cervelle frappée du Sovenir de quelqu'un? Je ſuis fachè que l'Abbé de G..... ait fait ce tort à M. les Abbés N...., C..... V...., & B.... qui ſemblent compromis dans tout ceci, mais je les excepte nommement de tout ce qui purroit aller a eux; car outre que ce ſeroit malgré moi, c'eſt

qu'ils

qu'ils n'ont qu'à le renvoyer à l'Abbé de G..... qui leur à joue le mauvais tour de ſe *les* aſſocier dans la ſuppoſition de ces *lettres*, ſi tant eſt qu'elles ſoient ſuppoſées, ou qui a abuſé de leur bonne *foi*, en leur demandant les lettres qu'ils avoient reçuës du Préſident de Monteſquieu pour les arranger a ſa fantaiſie.

Page 42. note 1. *Aprés avoir paſſé un an a Turin il*, l'Abbé de G....., *etoit revenu a Paris, & s'etoit voué aux fonctions de ſon etat; mais voyant qu'elles ne faiſoient que l'expoſer au fanatiſme qui regnoit alors en france.... il y renonça:* ce zele de l'Abbé de G..... etoit très louable, c'eſt véritablement ce qu'il devoit à Paris, ou plutot a Tournai depuis qu'il y fut nommé chanoine; c'eſt ſurtout cette derniere égliſe qui avoit droit à la poſſeſſion de l'Abbé de G..... & qu'il s'y vouat *aux fonctions de ſon etat*; mais *il y renonça:* & meme, comme on peut voir, partoute ſa vie; s'embaraſſant très peu d'etre continuellement en contradiction avec ſes devoirs de chanoine, quoiqu'on ſuppoſe que s'étant fait haïr dans ſon chapitre de Tournai par ſon humeur inquiete & turbulente, ſes confreres lui

fi-

firent obtenir, pour vivre en paix, le privilege abuſif de ne point reſider, ainſi il put librement *prodiguer* page 245. *ſon mauvais eſtomac* pour toutes *les invitations de diners d'ambaſſadeurs* dans les differentes cours qu'il à parcouruës; il eſt vrai qu'il faut très ſouvent acheter ces diners par des complaiſances ſans bornes, & pour la plupart du tems contraires à l'état ſérieux auquel tout eccleſiaſtique eſt aſtreint. J'obſerve en paſſant qu'on ne peut point dire *prodiguer pour.*

Page 103. *de Paris* 28. *Mars* 1748. page 106. je dois quitter *Paris dans une quinzaine de jours, & paſſer quatre ou cinq mois dans ma province, & je menerai l'Abbé de G..... a la Brede.* voici la note 2. relative à ce paſſage. *il*, l'Abbé de G....., *etoit allé a Bourdeaux pour y paſſer un hiver, & la compagnie de M. de Monteſquieu l'y retint trois ans, l'un & l'autre s'apliquant beaucoup à l'etude,* page 119. *à l'Abbé Comte de G..... de Bourdeaux a Paris 2. Juillet* 1749. ce ſejour de l'Abbé de G. ... chez le Préſident n'a été que de quinze mois & quelques jours, il faut donc retrancher environ vingt un mois des trois ans d'étude

&

& d'application chez le Préſident. Page 119. *Vous etes un imbecile de n'avoir point été voir l'Archevêque*. Le mot imbécille employé auſſi ſerieuſement eſt trop offenſant, pourqu' une perſonne du bon ton oſe s'en ſervir même avec l'ami le plus intime. aureſte j'ai trop de déférence pour le Preſident de Monteſquieu pour lui conteſter les qualités qu'il attribue a ſon ami, qu'il connoiſſoit, ſans doute, beaucoup mieux que moi.

Page 186. *au meme*, à l'Abbé de G..... *a Vienne, je trouve, mon cher comte, vos raiſons aſſez bonnes pour ne point vous engager legerement.... je vois par là avec bien de la joye que ce que l'on mà dit des ſoins qu'on prend pour l'education des Archiducs eſt tres reel*. Page 192. *je ſuis faché que l'affaire qui vous regardoit perſonellement ait manque*. Vous voyez, Monſieur, que l'Abbe de G... a cherche à s'etablir partout où il à été, il eſt certainement tres etonnant qu'il n'ait point trouvé d'etabliſſiment en France; ſon merite tranſcendant y'etant univerſellemente reconnu, il devoit percer à la cour, & une bonne abbaye etoit ce qu'on pouvait faire de moins pour lui.

A propos de ſes vuës; vous me demandez quelles elles ſont dans votre Capitale où il ſejourne depuis longtems. j'e vous repondrai mot pour mot ce que m'ecrit un de vos compatriotes. = l'Abbe de G.... eſt ici, c'eſt a dire a Florence depuis quelque tems; il ſembloit qu' il devoit aller paſſer tous les hiverds a Piſe, & meme Naples, à cauſe du mauvais etat où il a les yeux, mais il eſt touyours ici, on pretend qu'il bute à la plaçe de Monſeigneur C...., & enſuite a *l'Archevêche de P....*, ou comme on me l'aſſure, malgrè l'inutilitè des demarches qu'il a faites à Vienne page 186. & ſuiv: pour etre de quelque choſe dans l'inſtruction des Archidus, il tentera, ſans doute une autre fois le ſort, & remuera, ciel & terre, avec toute l'habileté que lui donne un eſprit tourné a l'intrique, pour devenir gouverneur du premier Prince que la providence accordera à nos voeux =.

Page 222. *Je ſuis bien etonné mon cher ami du procedé de la Geofrin.* Page 106. note 3. *Madame Geofrin femme de M. Geofrin entrepreneur des glaces, qui par le caractere de ſon eſprit, & par l'etat*

tat de ſa fortune eſt pervenuë à attirer chez elle une ſociete de beaux eſprits, de gens de lettres, & d'artiſtes aux quels elle donne à diner deux fois la ſemaine, ſe rendant par là une maniere de dictateur de l'eſprit, des talens, du merite, & de la bonne compagnie.... elle eſt tres officieuſe pour ceux qui lui conviennent; & ſans miſericorde pour ceux qui ne lui plaiſent pas, elle dit qu'elle tient toujours ſur ſa table une aune pour meſurer ceux qui ſe preſentent chez elle pour la premiere fois, & c'eſt par cette aune qu'elle juge, dit-elle à l'oeil, s'ils peuvent devenir des meubles qui conviennent a ſa maiſon page 223. *elle n'a rien a vous reprocher, j'en ſuis ſur, ce qu'elle a dit de vous* (1) *ne ſont que des ſottiſez.* Voici la note à la même page. (1) *comme cette tracaſſerie courut tout Paris dans le tems, il ne ſera pas indifferent d'en dire quelque choſe des raiſons que Madame Geofrin diſoit avoir pour rompre avec cet etranger,* l'Abbe de G..... *qui avoit été de ſa ſocieté.*

Obſervez que Madame Geofrin ayant apparemment meſuré l'Abbé de G..... a ſon aune, elle jugea par cette

aune, qu'il ne pouvoit pas devenir un meuble qui convint a ſa maiſon; & comme elle eſt ſans miſericorde pour ceux qui ne lui plaiſent pas, elle le fut auſſi pour lui; car, je ſai de bon lieu qu'elle ne voulut jamais de liaiſon avec lui ainſi tout ce qui concerne cette intime liaiſon dans la note & dans le texte devoit etre en partie de l'invention de l'abbé de G....., qui dut renoncer à un bon diner deux fois la ſemaine; il eſt certain que c'etoit une perte conſiderable pour lui, quoiqu'*il ne mange chez* lui que pour faire diette, & donner relache à l'eſtomac. C'eſt ſur ce pied qu'il à toujours été connu, & l'eſt encore aujourd'hui. Voyez le jugement qu'en porte ſon ami le Preſident de Monteſquieu pag.245. que j'ai deja rapporté.

Les raiſons donc de Madame Geofrin pour rompre avec l'abbé de G..... *etoient... 2. qu'il avoit manqué au ton de la bonne compagnie en parlant un jour chez elle, dans le moment qu'on alloit à diner, d'une colique dont il etoit tourmenté, & qui l'obligea de ſe retirer.* Il n'eſt aſſurement pas ragoutant d'entendre un pareil recit au moment de ſe mettre a table,

ble, il ne manquoit a ce charmant detail que la deſcription d'un autre acces de colique tout ſemblable, avec l'enumeration complete des ſelles qu'il avoit procuré, il eût même été du dernier bien de dire ſi la matière etoit loüable. *Et qu'elle le ſoupçonnoit d'etre un eſpion des cours de Vienne ou de Turin, puiſqu' il etoit tant lie avec les Miniſtres etrangers*, mais à ces raiſons, ſans doute veritables, des gens ont ajouté *malicieuſement.... 2. qu'ayant fait la vie du Prince Cantemir, & parlé des perſonnes avec qui il etoit en liaiſon il ne l'avoit pas nommée*. Puiſque l'occaſion ſe preſente tout naturellement de parler de cet ouvrage de l'Abbé de G....., il n'eſt pas inutile de dire en paſſant qu'il ne fut point gouté. Voyez à la page 245., ou le Preſident dit de ſon cher ami, *le prauve homme ruine ſa poitrine au ſervice de ſon Cantemir, ce qui n'empeche pas qu'on ne trouve ſon Cantemir trez froid; mais c'eſt la faute de feue ſon Excellence*, Et moi je trouve que c'eſt un grand deffaut de jugement de la part de l'abbé de G....., traducteur des ſatires du Prince Cantemir, entre quantité de bons ouvrages qu'il pouvoit choiſir

pour faire connoitre le Génie Russe, de s'etre precisement attaché à celui qui ne vaut rien.

Retournons a Madame Geoffrin, & à la note qui la concerne. 3. *Que lui ayant fait esperer la connoissance de M. le Marquis de S. Germain Ambassadeur de Sardéigne homme trez estimé, qu'elle ambitionnoit beaucoup de voir chez elle. La chose n'eut pas lieu, parce que cet Ambassadeur ne s'en soucia pas, & que ce fut là l'epoque du reffroidissement.* Il etoit tres mal à l'abbé de G..... de compromettre Madame Geofrin, se faisant fort de conduire chez elle le Marquis de S. Germain sans en avoir prèalablement parlé à celui ci. *Quoiqu'il en soit une avanie qu'elle lui fit*, à l'Abbé de *G. . . . . decida de la rupture totale.* En supposant que celui ci ait voulu s'introduire bongré, malgré chez M. Geofrin, elle peut avoir dit aux personnes qui menagoient cette affaire, les motifs qui l'empechoient de recevoir l'Abbé de G. . . ., lequel continuant à y aller, & peut-etre a s'inviter sans façon a diner, & a souper, elle lui aura fait une levée de bouclier pour se debaraſſer d'un importun qui lui etoit à charge.

Il

Il eſt trez remarquable que l'Abbé de G. . . . paſſe ſous ſilence la quatrieme raiſon qu'avoit Madame Geofrin de ne pas le vouloir chez elle, il peut ſe diſculper en diſant que le Preſident de Monteſquieu y repond ſuffiſament dans pluſieurs lettres. Je vous montrerai ſans replique, qu'il faut que cette imputation d'etre un eſpion des Cours de Vienne ou de Turin, ne fut pas ſi peu de choſe, puiſque tous les bons offices du Preſident ne purent ſouſtraire l'abbé de G... à la mortification de devoir quitter Paris pour faire ceſſer ces bruits. Mais il eſt à propos pour bien traiter cet article de rappeller toutes les circonſtances qui ſe trouvent dans les lettres que j'examine, qui peuvunt avoir donne lieu à une imputation auſſi etrange que, page 237. *l'eſpionage politique*.

Page 36. *J'ai été tres ſcandaliſé de la tracaſſerie de M. le Chevalier d'Apecher, c'eſt un plaiſant homme que ce pretendu gouverneur de Barege, il faut que, le Cordon bleu lui ait fait tourner la tete..... j'ai conté la querelle d'Allemand qu'il vous a faite*, à l'Abbé de G.... *faiſant bien remarquer qu'il eſt fort ſingulier qu'un*

homme ne dans les Eſtas du Roi de Sardegne ſoit inquieté de la petite verole de ce Monarque, & que tenant par deux freres à la Cour de Vienne, il montre d'etre faché de ſes echecs. Page 97. note 6. *etant parti de Bourdeaux il profita,* l'Abbé de G . . . *de l'abſence de M. de Monteſquieu pour parcourir en detail les Provinces meridionales de france d'une mer à l'autre, & juſqu'au centre des pyrennées pour y connoitre . . . les ports de mer, les produtions propres à chaque province, & l'etat de commerée, & des fabriques dont il a conſervé des memoires tres intereſſans* page 101. note 2. *plaiſanterie fondée ſur ce que ce voyageur,* l'Abbé de G . . . . *etant arrivé en Languedoc preciſement dans le tems que les Autrichiens, & les Piemont avoient paſſé le Var, à la queſtion que quelqu'un lui fit de quelle partie d'Italie il etoit, repondit en plaiſantant = de la Republique de Saint Marin, qui n'a rien a demeler avec les puiſſances beligerantes = cette reponſe avoit été priſe au ſerieux par quelques perſonnes* page 101. *je m'en ſuis beaucoup diverti : ce n'eſt pas cette qualité ſans doute,* de citoyen de Saint Marin, *qui donnoit envie au Mareſchal de Bellile de vous*

avoir, l'Abbé de G . . . , *ſur les bords du Var. C'eſt qu'il vous ſavoit bien d'un autre pays*, page 88. *votre lettre m'ayant totalement deſorienté, vous voyant des entrepriſes, pour un ſiecle, & ne ſachant d'ailleurs, ou vous prendre parmi dix ou douze villes que vous me citiez, voyant de plus que dans les lieux ou j'etois obligé de m'adreſſer pour l'impreſſion, à cauſe de la guerre vous ne trouveriez pas vos convenances.* Cette derniere phraſe eſt tellement embaraſſée que je doute qu'elle ſoit du Preſident telle qu'on la donne ici l'Abbe de G. . . . n'aura ſans doute pas bien *promene*, page 245., *ſon demi oeil* ſur cette lettre.

Je ferai ſur ces paſſages pluſieurs obſervations. 1. l'Abbé de G. . . . ſe rendit ſuſpect au Chevalier d'Apecher, & quoi qu'en diſe M. de Monteſquieu, ou celui qu'on fait parler ſous ſon nom, un cordon bleu n'eſt pas un homme a mepriſer, & ordinairement n'eſt pas un ſot, ni un ivrogne. 2. Un etranger qui en tems de guerre parcourt en detail toutes les provinces meridionales de France pour connoitre les ports de mer, les productions propres à chaque province, &

l'etat du commerce & des fabriques, a bien l'air de conſerver tous ces details pour en faire uſage; & ſi l'Abbé de G . . . eut ete arrété avec ces dangereux papiers, peut-etre lui eut-il été tres difficile de ſe juſtifier, & quoiqu'il en ſoit, la tranquillité dont il a joui dans toutes ſes recherches, eſt un eloge de la douceur du gouvernement François, ou de ſon indifference pour des ennemis de cette trempe. 3. Il doit ſembler à tout homme de bon ſens que la plaiſanterie par la quelle l'Abbé de G. . . . deguiſa ſa patrie n'etoit rien moins que plaiſante, dans les circoſtances ou l'on etoit alors; cette reponſe eloigne meme toute idée de plaiſanterie puis qu'elle fut priſe au ſerieux; & les demarches que fit le Marechal de Bellile pour l'avoir ſur les bords du Var, ſont une preuve qu'il prenoit l'Abbé de G. . . pour un intriguant du premier ordre. 4. Que ſignifient les precautions melées de crainte que prend M. de Mouteſquieu pour ne pas expoſer ſon ami à des recherches deſagreables? tout homme qui n'a rien à ſe reprocher peut, meme en tems de guerre, aller partout ou bon lui ſemble ſans rien craindre. 5.

5. une des lettres du Preſident dans la quelle il eſt fait mention de l'affaire de l'Abbé de G. . . . avec Madame Geofrin eſt du 8. Decembre 1754. & en janvier 1755; il y a une lettre addreſſée par le meme au meme a Tournai, & dans cette meme lettre page 240. le Preſident de Monteſquieu traitant cette affaire de bagatelle ajoute cependant: *quelques mois d'abſence feront tomber tous ces bruits ridicules, & vous ſerez à Paris auſſi bien que vous y etiez avant cette tracaſſerie.* L'Abbé de G. . . . n'etoit donc plus a ſon aiſe a Paris? il eſt bien ſingulier que le Preſident n'ait pu par ſa preſence calmer les eſprits echauffes au ſujet de ſon intime ami, ſur une accuſation auſſi frivole que l'etoit celle de l'eſpionage politique, ſi elle eut été auſſi inſenſée qu'on le pretend. Il n'eſt pas moins extraordinaire que M. de Monteſquieu ait du ſe priver de ſon cher ami pour donner le tems à ces bruits desavantageux de s'evanouir; c'eſt un remede extreme, il donne lieu de croire que cette imputation n'etoit pas ſans fondement.

On eſt aujourd'hui ſi affamé de gloire qu'on veut abſolument paſſer pour

avoir connu les illuſtres flambeaux de l'eſprit humain, en diſant qu'on a vecu familierement avec eux pour s'approprier une partie de leur gloire: on deſire ſi paſſionnement de tenir par quelqu'endroit à la reputation des grands hommes qu'on pretend les avoir guidé dans les ouvrages qui leur ont fait le plus d'honneur: il ſemble à ces corbeaux qui ſe parent des plumes du Paon qu'on ne les reconnoitra pas, ou qu'au moins ils recevront les eclabouſſures des éloges que recoivent de toutes parts les hommes illuſtres, auxquels, ils veulent faire croire, qu'ils ſont attaches.

Ce n'eſt pas la faute de l'Abbé de G. . . . ſi le public n'eſt pas perſuadé qu'il a beaucoup de part a la perfection du fameux ouvrage de l'eſprit des loix. page 46. *Ne vous engagez pas a diner mon cher Abbé pour vendredi, vous êtes invité chez le Preſident Barbot, il faudra y etre arrivé a 10. heures preciſes du matin pour commencer la lecture du grand ouvrage que vous ſavez*, l'eſprit des loix, *on lira auſſi apres diner, il n'y aura que vous avec le Preſident, & mon fils: vous y avez pleine liberté de juger, & de critiquer* (2).

Voi-

Voici la note. *L'un de ceux qui assistoit a cette lecture, m'a dit que dés qu'on relevoit quelque chose, il ne faisoit pas la moindre difficulté de la corriger, de la changer ou l'eclaircir.* L'Europe savante doit un remerciement public a l'abbé de G. . . . pour avoir tant contribué à la perfection de l'ouvrage de l'esprit de Loix. Mais je ne sai si les françois nos voisins seront d'humeur à lui temoigner beaucoup de reconnoissance. Car outre qu'il leur paroitra tres dur d'avoüer que le Président de Montesquieu n'a pas trouvé dans sa nation des personnes capables d'entendre l'ouvrage de l'esprit des Loix aussi bien que l'abbe de G. . ., c'est qu'ils penseront, ainsi que tout le monde, que ce grand, cet intime ami du Président ne fait pas difficulté de lui enlever, pour se les approprier une bonne partie des suffrages avec lesquels cet ouvrage à ete accueilli, a moins que l'abbé de G. . . . ne confesse que les endroits qu'il à corrigés sont si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler.

Je crois avoir suffisament parlé de la premiere supposition que j'ai etablie. Parlons de la seconde qui est que les

le-

lettres en queſtion ſont effectivement de M. de monteſquieu. Avant de paſſer outre je dois avouer qu'il peut y avoir dans ce recüeil quelques lettres du Preſident aux quelles l'editeur à ajouté tout ce qui lui à plu faire paſſer ſous ce nom reſpectable. il me ſembleroit bien fort que l'abbé de G. . . . ait pris ſous ſa perruque des details auſſi circonſtanciés qu'il s'entrouve dans ces lettres.

Accordons cepedant pour un moment qu'elles ſont veritablement de l'ateur auquel on *les attribue*, *je viens*, Monſieur, de vous prouver bien complettement que l'abbé de G. . . . a fait une choſe qui crie vangeance de donner ces lettres ſous un nom ſi illuſtre dans la republique des lettres, ſi elles ne ſont pas vraies. Je vous montrerai preſentement qu'en ſuppoſant qu'elles ſont de M. de Monteſquieu, il s'eſt comporté on ne peut pas plus mal à l'egard de ce grand homme.

Si on traitoit dans ces lettres quelques queſtions intereſſantes, ſi on y eclairciſſoit quelque point important de critique, je paſſerois a l'abbé de G..... l'edition de cet ouvrage; mais rien de

tout

tout cela: ce ne ſont que des détails inſipides, des anedoctes, & qui n'intereſſent perſonne, des ouanges outrées prodiguées à l'editeur. Quel peut donc etre le motif qui l'a porté à la publication de ces lettres? C'eſt ſans doute l'envie de faire voir: 1. qu'il a joui de l'amitié d'un homme auſſi célebre que le Preſident de Monteſquieu. 2. qu'il a été porté au ciel par un auſſi bon connoiſſeur. 3. qu'il a remporté, bien ou mal, deux ou trois fois le prix de l'academie des inſcriptions & belles lettres de Paris. 4. pour annoncer à ceux qui ne s'en doutoient pas, qu'il a imprimés pluſieurs diſſertations, & qu'il a fait reimprimer actuellement la vie du Pape Clement V, ouvrage, dit-il, page 64. note 7. ardament deſiré par les ſavans, & un traité ſur le ſtatues dans le quel *on trouve* page 215. note 1. *autant de philoſophie que d'erudition*. 5. qu'il à enfanté avec de grandes angoiſſes, la tradition des ſatires du Prince Cantimir, & la vie de l'auteur, mais cet ouvrage eſt malheureuſement mort en naiſſant.

Voila, me ſemble, les motifs qui ont determiné l'Abbé de G. . . . a l'edition de ces lettres. Vous avouerez, Monſie-

ſieur, que c'eſt abuſer etrangement de la debonnarieté du Public, d'imprimer un ouvrage dans le quel on ne fait que louer demeſurement l'editeur; car j'avertis ceux que l'Abbé de G . . . a admis au partage de ſa gloire d'ami de M. de Monteſquieu, qu'ils ne doivent lui en ſavoir aucun gré; il la fait probablement pour eviter le reproche qu'on pouroit lui faire d'etre l'unique objet de ces lettres. N'eſt-ce pas pouſſer la fatuité bien loin, de pretendre que le public indulgent, trompé par le titre ſpecieux d'un livre, conſente a perdre ſon tems, & ſon argent pour s'occuper de l'*Illuſtre*, *du Vainqueur*, de l'erudit, du Savant, de l'agreable, de l'aimable Abbé de G. . . . ? c'eſt cependant ſon but; il faut etre bien infatué de ſoi meme; au reſte je l'enfelicite de tout mon cœur car il n'y a pas, je crois, de bon heur ſemblable a celui d'etre perſuadé qu'on a un droit inconteſtable à la veneration, & a l'admiration de tout le monde. Je ſonpçonne meme que l'Abbé de G. . . . ſouffriroit impatiemment qu'on le deſabuſat ſur ce point. Semblable a cet Athenien qui s'etoit immaginé

etre

être aux champs Elyſées, qui refuſa de payer le medecin qui le guerit de cette manie, pretendant qu'au lieu de lui avoir fait du bien, il l'avoit rendu le plus malheureux de tous les hommes, l'ayant privé d'un bonheur, qui pour n'etre que chimerique, n'en etoit pas moins réél pour lui.

L'Abbé de G. . . . a peut etre été pouſſé à l'edition de ces lettres par un autre motif qui n'eſt pas moins vain. Il ſe ſera figuré qu'il lui ſeroit facile de *reſuſciter* ſon Cantimir; car quoique le Preſident en parle en termes peu favorables, il en parle enfin, & c'eſt quelque choſe; je conſeillerois à l'auteur d'enprocurer une reimpreſſion abondante & de l'ajouter a la premiere édition, dans l'eſperance de la future celebrité de cet ouvrage. Quant aux diſſertations deja imprimées, il ſeroit a ſouhaiter qu'il en fit venir de Tournai bon nombre d'exemplaires; car il n'eſt pas doute que les eloges dont le Preſident de Monteſquieu accable leur auteur, ne leur donne un cours extraordinaire. Cela en procurera une ſeconde edition; vous remarquerez, s'il

vous

vous plait qu'il eſt indecent, meme injurieux a la memoire du Preſident, qu'un ouvrage qu'il a ſi fort preconiſé, ne ſoit encore qu'a la premiere edition.

Pour ce qui concerne cette diſſertation, page 96. note 3. qui n'eſt joint dans l'edition des autres faite a Tournai, c'eſt un vol manifeſte que fait l'abbe de G..... à la republique des lettres. Il faut eſperer qu'il ſe corrigera ſur ce point, & qu'il ſe laiſſera faire une douce violence en traitant cette diſſertation comme ſes autres enfans, je dis la même choſe du fameux ouvrage de la vie de Clement V. dont la continuation page 239. par le Preſident & qui eſt preſentement en etat de voir le jour.

Si vous aviez l'hounneur d'etre connu de l'abbé de G.... je vous exhorterois à vous unir à ſes autres amis de Florence, & à le preſſer l'eppée dans les reins, de donner enfin une edition complette de toutes ſes oeuvres, & de *reunir le ſac* lui faiſant obſerver que la tendreſſe paternelle ne peut pas lui permettre de les laiſſer languir dans une obſcure priſon. Il y a des enfans quelquefois

fois aſſez dematurés pour cauſer bien des chagrins à leur pere, ceux ci ne feront peut-etre pas de même. Mais ſi vos inſinuations ne peuvent reveiller l'amour paternel, je vous conſeille, par quelque moyen legitime autre que celui de la Pythoniſſe d'Endor, d'evoquer l'ombre du Preſident de Monteſquieu, qui ordonnera a l'abbé de G.... de ſe conformer au conſeil de ſes amis.

Voyons actuellement ſi l'abbé de G.... a ſcrupuleuſement obſerve les loix de *la tendre*, & *ſincere amitie* qu'il dit avoir pour M. de Monteſquieu en publiant les lettres en queſtion. Il eſt ſelon moi tres facile de decider cette queſtion en comparant la reputation dont joui, la memoire du Preſident, à celle que lui donnent les lettres dont nous parlons. Les lettres Perſannes lui acquirent la reputation d'agreable ecrivain plein de ſel & d'eſprit: le temple de Gnide, la lui aſſurat: l'eſprit des loix, & la decadence des Romains lui donnerent celle d'auteur profond qui poſſede ſon ſujet, & le main en maitre. Il n'y a point d'exageration dans ce portrait. Que peut-on penſer apres cela des lettres de M. Monte-

teſquieu à l'abbé de G. . . . .? ne lui font-elles pas perdre en un inſtant une celebrité meritée a tres juſte titre, mais acquiſe à tant de fraix? le ſtile de ces lettres ne peut pas etre plus commun, ſans agrement, ſans delicateſſe: eſt-il poſſible qu'un homme qui manioit ſi bien la plume, même dans les ouvrages de pur agrement, n'ait pas sû ecrire une lettre à un ami? c'eſt ce que l'abbé de G... ne perſuadera jamais à aucun de ceux, qui connoiſſent les autres ouvrages du Preſident, mais quel tort ne lui fait il pas dans l'eſprit de ceux, qui ſe contentans d'etre les échos des gens de gout, & ayant porté aux nuës la reputation de M. de Monteſquieu, ne liront, peut-etre, de tous ſes ouvrages, que ſes lettres à l'abbé de G....? celui ci, par une vaine ambition de faire voir qu'il à été aimé, honore, loué, eſtimé par le feû Preſident, l'abbé de G.... dis-je, en obſcurciſſant la reputation de ſon ami lui a fait plus de tort qu'aucun de ſes ennemis, qui n'ont jamais pû, non ſeulement balancer les ſuffrages du public éclairé, mais meme apporter le moindre retard a l'eſtime & la veneration

que

que tout le monde a dabord conçû pour le grand homme. Mais ſi l'abbé de G.... prouvoit jamais que les lettres dont il eſt l'editeur ſont réellement de M. de Monteſquieu, c'eſt alors qu'il lui feroit plus de tort, car il le feroit paſſer pour un de ces eſprits tardifs qui ne tirent rien de leur fonds qu'avec une peine infinie; il prouveroit que dans les ouvrages courants tels que ſont des lettres familieres, il ne ſavoit pas meme écrire en françois; il donneroit lieu de croire que les autres ouvrages du Preſident ne ſon pas de lui, n'etant preſque pas concevable, qu'un auteur ſi rennomé ait pu écrire des lettres ſi pitoyables.

Quelle idée veut donc l'abbé de G.... que nous prenions de M. de Monteſquieu, lorſqu'il lui fait dire des choſes qui n'ont pas le ſens commun, & louer ſans menagement des ouvrages mediocres par eux mêmes, & peut etre, plus mediocres encore par la façon d'ont ils ſont compoſés? Quelle opinion veut-il que nous ayons de ſon ami, le faiſant parler comme un debauché, nous, qui ne le connoiſſons que comme un ecrivain poli, modeſte, & comme un Magiſtrat

ſtrat eclairé, mais ſourtout chatié dans ſes moeurs & dans ſon langage ? quel tort irreparable, je le repete encore, n'a pas fait l'abbé de G.... à ſon ami le Preſident de Monteſquieu? une pareille conduite n'eſt-elle pas directement oppoſée aux plus ſaints devoirs de l'amitié? Ouï, Monſieur n'en doutez pas; & ſi les cendres reſpectables du Preſident pouvoient parler, ce ne ſeroit qu'avec indignation qu'elles s'expliqueroient ſur les droits de l'amitié éſſentiellement violés dans cette occaſion : ou ſi l'humanité qu'on a toujours pu reconnoitre dans la façon de penſer du feu Preſident de Monteſquieu, leurs inſpiroit des reproches moins amers, elles s'ecrireroient avec une douleur melée de tendreſſe: ah! mon ami, qu'avez vous fait?

X-M 15.805
052